

III. L'INCORPORATION 1943-1945

LE RAD - SERVICE DU TRAVAIL DU REICH

Les Alsaciens qui n'avaient pas été incorporés dans l'armée française, devaient faire un stage de six semaines dans le service du travail du Reich, le fameux RAD :



« ReichsArbeitsDienst ». L'on apprenait la discipline et le manie-
ment des armes avec une
pelle; (voici mon frère, por-
tant l'uniforme de cette
ignoble formation). Cent-trente
mille (130 000) Alsaciens-
Lorrains furent incorporés
entre 1942 et 1945. C'est ainsi
que je reçus, fin août 1943, ma
feuille d'incorporation pour le

camp RAD, situé à Strasbourg-Neudorf. Comme le montrent ces deux photos avec mes parents et mon frère, je fis mes tristes adieux à ma famille et partis par le train pour Strasbourg, mais à Mulhouse, je bifurquai sur Ferrette pour y retrouver des camarades que j'avais connus au conseil de révision et qui avaient décidé de passer la frontière suisse.



A LA CROISÉE DES CHEMINS : ÉVASION OU INCORPORATION ?

Partis la nuit tombée pour la frontière, nous fûmes rapidement encerclés avant d'avoir tous pu passer en Suisse ; quelques coups de feu furent tirés; blessé à l'avant-bras gauche, je perdis connaissance au creux d'un fourré ; les gardes-frontières allemands, affairés à traquer les fuyards, abandonnèrent les recherches et je me retrouvais seul le lendemain matin, le bras rouge de sang, enveloppé d'un pull gris pour le camoufler au regard des passants, aux urgences du petit hôpital de Ferrette, où j'espérais trouver un médecin alsacien discret et compréhensif ; ce fut un médecin allemand qui retira la balle, rentrée par ricochet et en séton dans les muscles, sans atteinte osseuse; il me fit un pansement compressif après une désinfection à l'alcool et aux sulfamides et me conseilla de me rendre à ma convocation pour éviter les représailles contre mes parents et mon frère ; des sept camarades, quatre passèrent en Suisse, deux s'évanouirent dans la forêt ; n'ayant aucune connaissance dans le pays et ne voulant pas téléphoner à mes parents, c'est avec la rage au cœur, que je me rendis au camp de Strasbourg, avec 24 heures de retard, après m'être débarrassé des vêtements, susceptibles d'être des indices un peu trop flagrants de mes intentions et de mon échec... Par mesure de sécurité, je n'avais révélé, ni à mes parents, ni à mon frère, mes intentions de passer la frontière... Je ne leur ai jamais avoué mon échec...

Les nouvelles recrues, ayant déjà été réparties dans les différentes baraques, je fus reçu par le chef du camp qui ne crut pas un mot de mes vagues explications d'abcès, consécutif à un furoncle !!! Il m'envoya à l'infirmerie pour faire renouveler le pansement. Là, je fis connaissance du maître des lieux, un infirmier, au grade de «gruppenführer»; il me donna un lit pour la nuit, me présenta le lendemain au médecin alsacien qui venait deux fois par semaine examiner les malades. Le médecin découvrit la plaie et comprit évidemment son origine, malgré le

renouvellement de mes explications fantaisistes !!!.

Comme l'infirmier devrait prendre quelques jours de permission, le chef du camp me confia l'infirmierie, compte tenu des neuf semestres de médecine validés. C'est ainsi que je n'allais qu'une fois par jour à l'appel, puis je retournais à l'infirmierie pour vaquer à mes occupations professionnelles.

Parmi les co-incorporés du camp se trouvait un ami de Thann, Jean Merklen, frère d'un de mes collègues de Fribourg ; je l'avais hospitalisé pour le soustraire aux durs exercices physiques du camp, prétextant l'existence réelle d'un souffle au cœur mais non pathologique ; voulant reprendre contact avec lui, j'ai appris par Francis Bockel son décès en 2008 ; ce régime durera jusqu'au retour du titulaire ; ayant récupéré un lit supplémentaire dans sa chambre, je restais en fonction, en attendant une place dans une chambrée du camp.

Mais, se produisit alors un événement aussi bien fortuit qu'incroyable : le chef du camp m'appela et m'ordonna de partir sur le champ pour le camp de Mülheim au sud de Fribourg, pour y juguler une épidémie de diphtérie qui avait déjà provoqué quatre morts et, parmi eux, un Alsacien. En raison de la pénurie de médecins, il avait proposé au haut-commandement des camps de travail d'envoyer un infirmier compétent, titulaire de neuf semestres de médecine. Je partis donc pour Mülheim avec mission d'enrayer l'épidémie de diphtérie, maladie contre laquelle il n'existait pas encore de vaccin préventif efficace, mais seulement un sérum injectable dont l'administration posait de sérieux problèmes allergiques.

Le chef de camp, intelligent, m'introduisit à l'infirmierie avec les pleins pouvoirs. Ayant examiné les neuf suspects de diphtérie, hospitalisés à l'infirmierie avant leur transfert à l'hôpital, je pris la décision de faire une désinfection à l'eau de Javel des dix baraques du camp (plancher, toilette, lavabo et cuisine) et d'exiger de tous les incorporés, ainsi que des sous-officiers et officiers, un gargarisme collectif matin, midi et soir avec un cristal de permanganate de potasse dans un verre d'eau ; ce qui conférait à tous une bouche et un tour de lèvres de couleur violette!!!; Au bout d'une semaine, aucun nouveau

cas ne s'étant déclaré, le chef du camp me fit appeler pour me féliciter et commença alors un véritable lavage de cerveau pour me convaincre que ma voie était de m'engager dans le service de santé de la RAD. Il me promettait de grimper très rapidement les échelons supérieurs. Il fallait pour cela être volontaire, faire ses classes dans les WaffenSS, puis partir deux mois sur le front russe ; après quoi, je serais muté dans une compagnie d'étudiants pour finir mes trois semestres de médecine. Tous les soirs, pendant les jours suivants, je subissais pendant une heure cette propagande musclée, insidieuse et sournoise. Lorsqu'à 22h00, je rentrais à l'infirmerie, je me jetais sur mon lit et de rage, je sanglotais.

A LA CROISÉE DES CHEMINS : AIR, TERRE, MER ?

Je profitais d'un voyage à Strasbourg, pour rendre les ampoules de sérum antidiphtérique, devenus inutiles et pour me soumettre au bureau de recrutement afin de couper court aux conseils «musclés» du chef de camp: le sergent de service me proposa de m'engager comme volontaire dans les WaffenSS, dans la Marine, ou dans le personnel volant de la Luftwaffe ; les étudiants en médecine étaient d'office dirigés sur le service de santé ; ayant refusé de me porter volontaire dans ces trois armes, et ayant compris qu'avec mes neuf semestres de médecine, je devenais une recrue intéressante, j'expliquai au sergent que j'avais fait une préparation militaire dans l'aviation; en conséquence, il m'incorpora dans la Luftwaffe ; le surlendemain, le lavage de cerveau prit brutalement fin par le rappel au front du chef du camp, qui fit à son remplaçant un rapport élogieux sur mon efficacité professionnelle.

Je n'ai jamais su si l'épidémie avait été enrayée et jugulée par les mesures d'hygiène que j'avais prises ou simplement parce que le génie de la maladie avait spontanément réduit sa virulence. Trois semaines, après mon arrivée je fus donc renvoyé dans mon camp d'origine de Strasbourg avec une note sur mon livret «RAD:» «insoumis, mais médecin compétent, ayant le sens de l'organisation.» Cette appréciation fut fidèlement repor-

tée sur le livret militaire.

INCORPORATION DANS LA LUFTWAFFE

Libéré du camp de RAD, début octobre, je fus aussitôt incorporé dans la Luftwaffe et arrivai, le 12 octobre 1943, au camp de Saalow, situé à 45 km de Berlin pour y faire mes classes. Ce camp faisait partie du service de santé de la troisième flotte aérienne et j'ai très rapidement compris que la plupart des Allemands incorporés étaient des sursitaires à titre divers, et probablement aussi des privilégiés proches du régime.



Dans notre chambrée, nous étions dix Allemands, un incorporé de force de Malmédy (petite enclave belge annexée, elle aussi), qui ne parlait pas un mot d'allemand et moi, un Alsacien.

Le camp se composait de dix compagnies de 150 hommes, parmi lesquels je n'avais pas pu repérer un compatriote ; les deux premiers jours furent consacrés à nous vêtir d'un uniforme gris-bleu mais pas vert, composé d'une vareuse, pantalon, chemises, caleçons, treillis, calot et, en guise de chaussettes, quatre bouts de tissu dont on s'enveloppait les pieds avant de les enfiler dans les fameuses bottes, raides, non formées à vos pieds ; le jour suivant, nous recevions la capote, une veste, le képi ainsi que tout l'attirail du fantassin : ceinturon, baïonnette, casque, masque à gaz, pelle et enfin le matricule, fait d'une plaque métallique ovale, prédécoupée en deux et gravée du numéro matricule «526» et du nom du corps auquel j'appartenais : «San.Ers.

Abt.d.Luft» (Service de santé de réserve de la Luftwaffe) ; cette plaque devait être pendue au cou



par un solide lacet et enfouie dans un scapulaire de cuir, qui pouvait contenir d'autres indices de reconnaissance ; le mien avait été confectionné par ma mère ; il contenait le brassard bleu-blanc-rouge, les deux médailles, l'une de Saint Michel, l'autre de la Vierge, portées par mon Grand-Père Paul Klein, à Verdun, en 1914-18. Hormis le matricule, le contenu du scapulaire était censé n'être jamais contrôlé ; le mien contenait encore un louis d'or, destiné à amadouer les Russes susceptibles de me faire prisonnier ; de plus, j'avais cousu, dans la doublure de ma vareuse, mon passeport français... pour prouver ma nationalité ; tout ceci était de l'inconscience, car la découverte de ces papiers par une autorité supérieure aurait été une preuve de ma trahison et un motif de sanction pouvant aller jusqu'au poteau d'exécution ; le passeport me servit, toutefois, comme preuve de ma bonne foi, lorsque je me rendis à l'armée de de Lattre de Tassigny en mai 45.

A partir du troisième jour, commença la dure éducation du bidasse allemand et le dimanche, jour de repos, je m'isolais derrière les barbelés pour faire mon courrier ou lire, alors que de l'autre côté, les prisonniers de guerre français, travaillant dans les fermes voisines circulaient librement et faisaient parfois des remarques déplaisantes «Tiens, des Fritz qui font leur classe, avant d'aller se faire casser la pipe au front russe!» De telles réflexions me plongeaient toujours dans un profond désespoir, mêlé de remord ; j'aurais préféré être à leur place!

Le reste de la semaine se passait à subir l'entraînement du fantassin allemand avec la discipline de fer, la rigueur et les vexations des sous-officiers instructeurs; on apprenait à manier les armes - revolvers, pistolets-mitrailleurs, mitrailleuses - mais aussi à brancarder les blessés, à faire des pansements, à poser des bandes (geste si utile qu'ignorent, en général, les médecins) ; mon camarade belge de Malmédy faisait toujours la mauvaise tête, dédaignait ces gestes de survie, tel que s'aplatir à terre sans soulever les jambes, seul moyen d'éviter dans les combats des blessures par balles rasantes. Pour ma part, je m'efforçais d'acquérir ces réflexes salvateurs. Un jour, nous rentrions de la «grande marche»: sac au dos, fusil, ceinture de

munitions, masque à gaz, bref, tout le harnachement du fantassin, engagé sur le front.

A la fin de ce parcours harassant de dix kilomètres, nous étions en rang sur trois colonnes devant notre baraque ; le maréchal-des-logis, de sa voix tonitruante commanda un garde-à-vous, avant de faire rompre les rangs ; une des recrues s'affala sans jeter un cri, mais avec une grimace de douleur ; je m'élançai vers lui par réflexe de bon samaritain et me fis terriblement rabrouer par le capitaine ; il fut emmené à l'infirmierie où je le rejoignis après avoir fait une rapide toilette. Allongé sur le lit, il était examiné par le médecin qui recommanda le repos complet pendant deux jours et un antalgique. À mon tour, je l'examinai, en catimini, et trouvai un point très douloureux sous la tubérosité antérieure du tibia ; deux jours après, de retour dans la chambrée, il continuait à boiter douloureusement.

Le médecin-capitaine, responsable de notre compagnie l'examina au cours d'une inspection de la chambrée. Timidement, je suggérai de faire une radiographie à la recherche d'une fracture de fatigue dont, il y a quelques mois, un orthopédiste de Fribourg nous avait parlé. Elle survenait chez les jeunes recrues non habitués à de grandes marches. Localisé habituellement sur les deux premiers métatarsiens du pied, ce type de fracture pouvait atteindre le tiers supérieur du tibia ; la radiographie réalisée fut envoyée à Berlin où un orthopédiste confirma ce diagnostic.

Dès lors, je fus respecté par le capitaine et par l'adjudant-chef. Normalement, nos classes terminées, nous étions censés être expédiés sur le front russe.

Quelques jours après cet incident, je fus convoqué par le commandant de la compagnie qui m'annonça mon départ pour Dresde, en vue d'un stage de formation «Antigaz» avec une compagnie de médecins militaires de carrière ; je ne pouvais qu'accepter cette formation, qui faisait différer d'autant mon envoi sur le front.

Je quittai le camp pour cette nouvelle destination et me retrouvai avec de jeunes étudiants en médecine, tous avec le grade d'aspirant «oberfähnrich», ou de sergent-chef pour les

quelques réservistes, en fin d'études de médecine avec dix ou onze semestres validés; ils devaient être affectés à Berlin dans une compagnie d'étudiants, pour y terminer leurs études.

J'étais donc un «outsider», car simple soldat réserviste, parmi ces aspirants, militaires de carrière. Nous n'avions en commun que notre ancienneté dans les études médicales.

Le stage Antigaz se déroula normalement par des conférences et des travaux pratiques : essais des masques à gaz réglementaires et expérimentaux.

La session se termina par un examen écrit et oral, que je passai avec succès, malgré les difficultés de la langue; ce fut un réel tournant dans ma carrière militaire de «malgré-nous» ; en effet, le peloton auquel j'avais appartenu pendant ce stage devait rejoindre Berlin et réintégrer une compagnie de la «Luftwaffeakademie» de la troisième flotte aérienne. N'ayant pas encore appartenu à une formation combattante mais ayant fait preuve d'une certaine compétence médicale, je fus assimilé aux rares réservistes et envoyé à Berlin pour m'inscrire en faculté pour le dixième semestre de novembre 43 à février 44 ; ceci sous une condition, celle de rendre, après la guerre, les semestres validés au cours de notre incorporation, soit pécuniairement, soit par le maintien sous l'uniforme pendant une durée équivalente. Ayant souscrit à cet acceptable compromis, je fus transféré à Berlin-Wittenau dans une compagnie d'étudiants dont la plupart, aspirants, appartenaient à l'école du service de santé de la Luftwaffe et quelques sergents, réservistes comme moi, mais intégrés à l'école en raison de leur ancienneté universitaire. La compagnie, occupait trois baraques, une chambre pour deux hommes ; à mon arrivée, on m'alloua une chambre à partager avec un dénommé Kurt Martius, originaire de Sonneberg, en Thuringe dont l'enthousiasme nazi n'était pas débordant ; mais nous ne parlions jamais politique ; le samedi après-midi et le dimanche, jours de fermeture de la faculté, nous étions de garde à tour de rôle dans les différents hôpitaux militaires de la capitale.

Entre-temps, mon père avait pris contact avec un camarade de classe alsacien qui, après la guerre de 14-18, avait



épousé une Allemande et fait une carrière d'ingénieur en Allemagne ; affecté à l'usine Mauser de Berlin, il habitait Wannsee, une banlieue cossue de Berlin. André Hug, de son nom, me recevait chez lui quand je n'étais pas de service ; comme lui, sa femme et ses deux filles étaient antinazies, ce qui simplifiait nos rapports, qui devinrent très vite amicaux. Nous profitions, le dimanche, de l'absence de leur domestique, une russe, pour écouter la radio anglaise, la BBC.

Je fis donc, comme prévu, mon dixième semestre entre novembre 43 et février 44, date à laquelle je fus envoyé en Poméranie pour un stage dans un hôpital militaire de campagne situé juste derrière les lignes de combat.

Après trois semaines d'engagement, je revins à Berlin dans ma compagnie et retrouvai mon camarade Martius qui, de son côté, avait fait un stage, non pas au front mais en Thuringe dans un hôpital de réserve, où il avait rencontré une camarade interne, qu'il épousa trois mois plus tard, car enceinte...

Invité par lui, pour son mariage à Sonneberg, j'ai battu, avec lui, pendant cette courte permission le sol enneigé de la forêt de Thuringe, à la recherche d'un gibier comestible, accompagné d'un chien de chasse et habillé en chasseur et non en soldat

!

De retour, après son mariage, nous poursuivîmes ensemble nos études et notre onzième semestre. Nous voici en tenue de sport, les réservistes, torse nu, et les militaires de carrière en maillot affublé de l'aigle!! Malgré les bombardements de fin de semaine par les B29, la vie continuait dans le camp, la faculté et les hôpitaux ; tous les soirs, nous avions la visite d'une dizaine de MOSQUITOS anglais ; c'étaient les fameux bombardiers légers de Havilland, construits en bois et en contre plaqué dont la vitesse était supérieure à celle des chasseurs allemands Messerschmitt ; ils n'emportaient qu'une seule bombe dont les dégâts matériels apparaissaient infimes ; mais leur harcèlement quotidien et nocturne avait un tel impact sur la population berlinoise, que le moral commençait à fléchir, bien que les communications métro et S-Bahn aient été rétablies en priorité pour assurer le déplacement de la population. En juin, mon camarade de chambrée partit à son tour pour six semaines et fut remplacé par un de ses camarades de promotion dont le nom français, Heinz Laforet, évoquait un ancêtre huguenot réfugié en Allemagne. Originaire de Würzburg, sa famille, redevenue catholique, par des alliances successives, était fanatiquement antinazie.



Lui-même avait un langage très libre à l'égard du parti et de ses camarades pro-nazis ; il avait compris que la guerre était perdue et le proclamait très haut, souvent et sans détour ; nous étions donc connus dans la compagnie comme la chambrée à résonance française ; nous étions des «Welsch», surnom péjoratif donné aux Français et équivalent à celui de Boche pour les Allemands. Nous étions en juillet 1944 : la faculté de médecine fermait ses portes et nous avons terminé notre onzième

semestre ; nous nous apprêtions à partir jusqu'en septembre dans une formation combattante ou dans les hôpitaux de réserve, près du front.

Quelques jours auparavant, probablement le dimanche précédant le 20 juillet, j'étais sorti du camp pour aller à la messe dans une petite église de Wittenau ; après l'office, j'avais rencontré un colonel qui m'avait demandé où trouver un mess d'officier pour y prendre le petit déjeuner ; il portait un bandeau sur un œil et avait un bras en écharpe ; je lui indiquai notre camp mais il trouva l'adresse peu intéressante et me demanda ce que je faisais à Berlin ; ayant écouté ma réponse, il m'assura que la guerre serait très bientôt terminée et pendant longtemps son souvenir me hanta, car il ressemblait étrangement au Comte von Stauffenberg, principal acteur dans l'attentat contre Hitler ; plus tard, mon beau-frère Joseph Rovin, ami de la famille Stauffenberg, m'assura, à mon grand regret, que le comte, auteur de l'attentat, ne pouvait pas être à Berlin, à ce moment-là.

Il m'est impossible de me souvenir où je me trouvais ce fameux 20 juillet 1944 ; très probablement, entre le camp et la faculté, je rentrais vers 12h00 pour me rendre au réfectoire ; le camp était calme ; c'est à 17h00 que nous apprîmes qu'un putsch contre Hitler avait eu lieu et que nous étions consignés dans le camp, avec interdiction d'en sortir.

Mon camarade de chambre venait de rentrer de l'hôpital et avait déjà compris qu'un événement important s'était produit ; sa déconvenue fut grande lorsqu'il apprit l'échec du putsch et comme d'habitude, il eut quelques réflexions désobligeantes à l'égard du parti national-socialiste et de la conduite de la guerre.

Nous avons su, par la radio allemande, la tentative avortée du putsch, sa répression brutale par la pendaison de ses auteurs, et le remplacement du salut militaire par le salut nazi, bras levé. Le soir, le responsable du camp, le médecin-général Schmidt, décréta que tout le camp était consigné à l'intérieur et que nous serions tous interrogés par la SD (service de sécurité allemande) dans les jours suivants. Le lendemain, 21 juillet,

mon camarade et moi passions parmi les premiers à l'interrogatoire ; mon nom et mes origines furent particulièrement notées ainsi que toutes mes sorties et mes permissions pour retrouver l'ami alsacien de mon père. Celui-ci fut également interrogé. Je craignais d'autant plus la Gestapo que mon camarade de chambre Laforet avait fait des réflexions politiquement incorrectes et que l'hypothèse d'une dénonciation par un de nos collègues nazis n'était pas exclue ; heureusement, cela ne fut pas le cas. Mais le 25 juillet au soir, ces mêmes camarades décidèrent de punir Laforet pour ses propos défaitistes. À 22h00, ils vinrent le chercher et me consignèrent de force dans ma chambre en bloquant la porte par une armoire métallique ; une heure plus tard, ils le libérèrent, ma porte fut débloquée et mon camarade fut de retour, badigeonné de la tête aux pieds de cirage noir. Et ils l'avaient emmené dans un trou de bombe derrière la baraque, l'avaient manifestement roué de coups et flagellé avec leur ceinturon. Le responsable de la baraque, apparemment correct, n'avait pas pu empêcher cette action punitive car les plus fanatiques avaient négocié ces sévices contre une dénonciation au supérieur hiérarchique, chef du camp, le médecin-général. Compte tenu des circonstances extérieures tragiques et l'atmosphère délétère après le putsch, le responsable avait estimé que c'était la seule chance pour Laforet, pour moi et pour la compagnie d'éviter une catastrophe.

C'est donc dans cette ambiance lourde que je m'attelais à nettoyer mon pauvre camarade à l'aide de mauvais savon, d'eau froide et d'une douche vaguement tiède...

Comme la compagnie devait être présentée le lendemain au général avant notre départ pour une unité combattante ou un hôpital du front, il était important d'être propre pour l'appel !!! Et il nous a fallu cinq heures pour le débarrasser de ce fameux cirage fait de suie, de charbon et de graisse ; son visage, après une friction aussi intensive que musclée pour éliminer le pigment, était irrité, rouge et chaud, si bien que le matin à l'appel, lors de la présentation de notre compagnie réduite à 55 hommes, (les autres étaient déjà partis en poste) le général, passant devant lui, remarqua la rougeur de son visage et lui

intima l'ordre de se présenter à l'infirmierie ; il craignait une maladie infectieuse: rougeole ou scarlatine, d'autant plus que mon camarade avait pris froid et couvait une angine. Et c'est ainsi que nous nous séparâmes deux jours après, pour partir, moi en Poméranie et lui à Memel dans un hôpital de campagne. Le pacte du silence fut tenu et aucune dénonciation eut lieu. En 1982, j'obtins son adresse et son téléphone ; il ne me répondit que très évasivement, ou par honte d'avoir appartenu à ce peuple, ayant généré ce parti nazi, véritable criminel de guerre, ou par impossibilité de communiquer en raison d'une pathologie neuro-psychiatrique débutante. Ce fut pour moi une grande déception.

Quelques jours après cet incident, je reçus ma feuille de route pour un départ dans une unité combattante de Russie, mais pour les étudiants en fin d'études, ce départ devait couvrir également un stage d'interne de six semaines, stage obligatoire pour présenter le diplôme d'État ; mes camarades étaient donc sûrs d'intégrer soit un hôpital de campagne derrière le front, soit un hôpital de réserve de l'arrière, tout au plus une infirmierie d'un camp d'aviation, mais pas dans une unité combattante ; seule la division Hermann Goering, faisant partie de la Luftwaffe, comportait une division d'infanterie, recrutée parmi des volontaires.

N'ayant reçu aucune indication particulière sur mon ordre de mission, et compte tenu de mon grade élevé de «caporal» j'atterris dans un camp d'aviation à proximité du front et fus renvoyé le 31 juillet dans une unité combattante qui manquait d'un brancardier. Cette incursion, face aux russes ne dura que quelques jours car mon unité fut renvoyée à l'arrière et je retrouvai ma première affectation dans un camp de parachutistes, près de Riga. J'y rencontrai un compatriote, pilote d'avion et, ensemble, nous avons élaboré le projet de désertter et d'atterrir en Suède avec l'avion de reconnaissance et de transport léger, un Fieseler Storch, qu'il pilotait. Très maniable et pouvant atterrir dans un mouchoir de poche (d'où son nom: Storch=cigogne), il était cependant vulnérable ; ce projet prit fin par son départ au front, alors que j'étais envoyé comme res-

ponsable d'une livraison de matériel médical à une infirmerie d'un camp d'aviation situé à 50 kilomètres de Riga ; parti avec un chauffeur, je devais rapporter par la même occasion des nouveaux équipements de pilotes. Là, j'appris l'indicible, l'horrible réalité de l'expérimentation sur des Tziganes par des médecins de la SS et probablement aussi de la Luftwaffe.



Le sergent infirmier de cette station me montra un bâtiment dans lequel les nouvelles tenues de pilote étaient expérimentées sur des détenus tziganes ; vêtus des combinaisons d'aviateurs, ils étaient immergés dans l'eau glacée, parfois jusqu'à la perte de connaissance et la mort ; le médecin responsable de l'infirmerie qui, jaune comme un coing, souffrait d'une sérieuse hépatite virale et devait être rapatrié sur un hôpital, me confirma, sous le secret, les dires de l'infirmier ; lorsqu'il apprit que j'étais étudiant en médecine en fin d'étude, malgré mon grade de caporal, il me conseilla de repartir le plus rapidement, après chargement des nouvelles tenues de pilote, pour m'éviter d'être pris pour le remplacer. Je délaissais donc précipitamment cet endroit maudit, avec le chauffeur et les nouvelles tenues d'aviateur, non sans avoir noté le nom de ce «pauvre» médecin-lieutenant, Dr Becker.

Pendant tout le trajet de retour, je pensais à ces détenus plongés dans l'eau glacée et je ne comprenais pas pourquoi la BBC anglaise ne diffusait pas de telles informations à l'intention des civils allemands par les ondes ou par des tracts lancés des avions ; car, si je savais que la vie dans les camps de concentration étaient des plus dures, je n'avais aucune idée des atrocités qu'ils infligeaient aux détenus ni l'ampleur de la «solution finale», appelée plus tard la Shoah. Mon passage à Varsovie en septembre me fit entrevoir le martyr subi par la Pologne et par les juifs du ghetto de la capitale polonaise.

De retour à Riga avec mon chargement et la révolte dans mon cœur, je fis une si triste mine à un médecin-inspecteur de

passage qu'il demanda mon livret militaire et s'aperçut que le poste que j'occupais ne correspondait pas au stage d'interne (ce que les Allemands appelaient «famulatur» c'est-à-dire compagnonnage) prévu pour un membre des compagnies d'étudiants de l'école du service de santé de la Luftwaffe, en fin de cursus universitaire.

Après une communication téléphonique avec l'académie de Berlin, cet inspecteur me renvoya sur un «Reserve Lazaret», construit avant-guerre, pouvant contenir 300 lits et situé au nord de Königsberg, au bord de la mer Baltique, à quelques 150 kilomètres de Riga.

KÖNIGSBERG ET HANS KINCKEL

J'arrivais donc deux jours plus tard à Dommelkeim; c'est ainsi que s'appelait le petit bourg où s'élevait une énorme bâtisse de sept étages prévu pour 300 lits mais qui hébergeait près de 500 malades ou blessés ; je me présentais donc avec mon ordre de mission à la kommandantur de l'hôpital.

L'adjudant qui me reçut un peu sèchement, ne comprenait pas le décalage entre mon cursus d'études et mon grade ; ne pouvant pas statuer sur mon point de chute «médical», il me renvoya sur le secrétariat du médecin-chef, un médecin-colonel qui me reçut très rapidement. Je me souviens de son bureau et de son allure comme si c'était hier... Il était plutôt svelte, le crâne rasé, raide comme un officier prussien, du genre Erich von Stroheim mais plus petit... Et dont je retrouverais dix ans plus tard la physionomie dans celle de l'acteur bien connu Yul Brynner.

Il demanda mon livret militaire, fronça d'abord les sourcils à la lecture de la page des observations, tiqua probablement sur le mot « insoumis», puis son visage sembla s'éclaircir et il me rendit le livret en me disant: «Bienvenu dans notre hôpital, mon cher collègue ; si un jour, vous méritez une dégradation pour faute disciplinaire, au moins, vous ne tomberez pas de haut, compte-tenu de votre grade militaire. Votre situation ne va pas être facile au mess des officiers, car vous êtes le dernier

venu et le moins gradé, mais en raison de vos études et du poste médical que vous allez tenir, je ne peux pas vous laisser au réfectoire des hommes de troupe. Nous avons besoin d'un adjoint pour un des services de médecine de 50 lits, tenu par un seul médecin, le médecin-lieutenant Hans KINCKEL, à qui j'annonce votre arrivée. Pour le reste, vous vous adresserez à mon secrétariat qui vous pilotera dans l'hôpital.»



Je compris qu'il fallait dire merci et saluer sans demander mon reste. Le service auquel j'étais affecté faisait partie de la médecine interne et s'occupait en particulier des soldats qui avaient séjourné, dans les marais du PRIPET en Pologne, souffraient du paludisme.

C'est dans cette optique que je me présentais à la secrétaire de ce service qui, à ma grande surprise, s'appelait GERDA GIROD nom qui rappelait celui d'une descendante d'un huguenot, exilé de France ; elle n'était pas belle mais elle eut un sourire charmant lorsqu'elle lut mon nom sur le livret militaire ; elle me dit qu'elle ne connaissait pas la langue française bien que descendante de huguenot mais qu'elle était très franco-phile, comme l'était le médecin, chef du service qui serait très heureux de parler avec moi la langue de Molière qu'il pratiquait ; et la surprise fut encore plus grande lorsque je rentrai dans le bureau du médecin en faisant un salut militaire officiel. «Ça suffit, repos, ici on ne salue pas militairement!»



medecin capitaine qui m'a sauvé la vie
Jean Kinckel et sa secretaire Gerda Girod

datés atteints de paludisme. Nous passions une grande partie de l'après-midi à scruter dans le microscope les gamètes des *Plasmodium vivax* et *falciparum*, loin des bruits du canon et des orgues de Staline. Tout en parlant des atrocités dont j'avais eu les échos et dont lui aussi connaissaient l'existence.

L'aviation russe, en voie de reconstitution, ne venait pas jusque-là et réduisait ses interventions à la ligne du front, encore éloigné de plus d'une centaine de kilomètres.

En revanche, nous avions, une fois par semaine, comme à Berlin, la visite de quelques Mosquitos anglais pour tenir en haleine les populations allemandes, mais leurs rares bombes étaient de petit calibre et ne faisaient que peu de dégâts. Dimanche, nous étions un peu plus libres et nous allions parfois nous baigner dans la Baltique, qui même à cette époque de l'année était plutôt fraîche et atteignait au mieux dix-sept degrés. Le docteur Kinckel restait dans son bureau à travailler pour le service ou à écrire pour ses filles des poèmes qu'il illustrait par de ravissantes enluminures dont il m'avait offert quelques exemplaires, malheureusement perdues au cours de mes pérégrinations ultérieures. Vers le 15 août, je reçus au cours de ma garde un soldat envoyé par le service de santé de son bataillon pour énurésie, maladie qui rendait son propriétaire inapte pour le service armé... À moins qu'il ne soit soupçonné de simulation. Comme ce simple soldat, originaire de Berlin était connu de la Gestapo comme un communiste notoire convaincu, donc antinazi, la simulation était d'autant plus probable... Ce qui pouvait lui coûter très cher : tribunal de guerre, trahison et condamnation à mort... Comme il nous était apparu simplet, un peu demeuré et non violent, le diagnostic de simulateur nous paraissait improbable. Comment le prouver aux instances supérieures sans être accusé de laxisme ou encore de traître à la «patrie», mon médecin-chef désespérait de trouver une preuve médicale... de son infirmité ?

Un soir, ayant terminé mon travail après 20h00, j'arrivais au mess des officiers et m'assis à côté d'un médecin commandant qui m'adressa la parole pour me demander où je travaillais ; ayant appris qu'il était neuropsychiatre, je lui présentais très

discrètement le cas de notre énurétique ; après mûre réflexion, il pensa que la seule solution pour lui éviter de passer pour un simulateur, était de lui faire subir quelques séances d'hypnose au cours desquelles il lui serait suggéré de ne pas uriner au lit pendant la nuit. Un simulateur ne se laisserait que difficilement hypnotiser et resterait continent au cours du sommeil provoqué par des hypnotiques et c'est ainsi que le chef de service et moi-même apprîrent à hypnotiser des malades ; ce fut d'ailleurs très facile chez notre énergumène car il tenait absolument à prouver sa bonne foi. Pour connaître la profondeur du sommeil induit, nous enfoncions une aiguille dans sa main.

Au bout d'une semaine de séances hypnotiques à raison d'une tous les soirs, le soldat récalcitrant mouillait toujours ses couches. Cette constatation provoqua la réunion d'un aréopage de médecins, de toutes les disciplines sous la présidence du médecin-chef de l'hôpital pour conclure à une énurésie-maladie avec insuffisance sphinctérienne et éliminer l'hypothèse d'une simulation ; le soldat berlinois fut donc renvoyé dans ses foyers comme inapte au service armé (en allemand KVU) et affecté à une usine berlinoise de fusils mitrailleurs.

Rétrospectivement, la réunion des sept médecins me paraît maintenant ridicule lorsque l'on pense aux nombreux déportés, juifs ou autres assassinés dans les camps d'extermination ainsi qu'à ceux qui furent des cobayes humains au cours des expériences médicales faites par des médecins nazis dans les camps de la mort.

Arrivé fin juillet 44 dans cet hôpital de réserve, je devais normalement repartir un mois après, mais mon départ fut ajourné pour deux raisons : un afflux de blessés et de malades, venus du front et le fameux bombardement de Königsberg du 26 aux 29 août 44. En représailles de la destruction de Coventry, la RAF avait décidé de réduire en cendres cette ville hanséatique, préservée jusque là. Dans la nuit du 26 août, 200 bombardiers déversèrent des bombes incendiaires puis explosives sur la ville, mettant le feu à l'ancienne ville, faite de briques et de bois. Le déluge de feu cessa vers 2h00 du matin ; nous étions à 40 kilomètres de la ville et avions une vue imprenable

sur la ville en flammes. Dès le lendemain, les plus jeunes du service de santé de l'hôpital furent affectés au secours des blessés de Königsberg. Et c'est ainsi que je partis avec une équipe chirurgicale ; avant de quitter l'hôpital, mon chef «m'ordonna» de perdre au cours de cette mission, mon livret militaire, avec l'intention d'en refaire un avec des dates approximatives, lui permettant de demander mon affectation dans son service pendant un mois supplémentaire, puis de m'expédier à Berlin pour y terminer mon douzième semestre et passer mon diplôme d'État. C'est avec beaucoup d'appréhension que j' exécutai ce programme, craignant d'être accusé à Berlin de faux en écriture... À Berlin d'abord et ici par le médecin colonel, mais la libération de Paris et la capitulation du général von Choltitz avaient rendu le climat de l'hôpital... un peu moins strict.

Le 29 août, notre commando, resté à Königsberg, avait monté en dehors de la ville un hôpital de campagne, pour faire le tri des blessés, brûlés et tués, lorsqu'à 23h, une nouvelle vague de bombardiers plus nombreux que l'avant-veille lâcha à nouveau un déluge de bombes incendiaires après avoir illuminé la ville par des torches éclairantes.

La ville hanséatique fut détruite à 90 pour-cent, le chiffre des morts s'élevait à 4800 environ et la presque totalité des immeubles était en flammes et les sept ponts de la ville détruits. Dans ces conditions, il ne me fut pas très difficile de déclarer avec d'autres la perte de mon livret militaire, dans un uniforme à moitié brûlé, et les souliers calcinés.

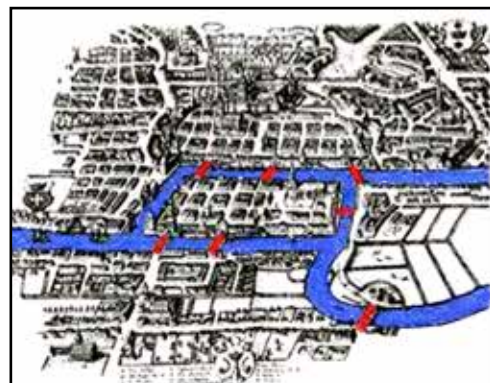
Au bout de trois jours, le commando rejoignit l'hôpital ; la retranscription de mon livret militaire se fit sans difficulté, d'autant plus que l'hôpital avait reçu de Berlin ma promotion de sous-officier, un grade hybride entre caporal et sergent. Mon chef de service venait d'être nommé médecin capitaine. Quant à la secrétaire, elle accepta de recoudre consciencieusement mon passeport français dans ma nouvelle veste!! Nous venions de fêter ensemble, mais en catimini, la libération de Paris. Je repris mes fonctions hospitalières jusqu'au 1er octobre, date à laquelle le médecin-chef en accord avec le médecin-colonel, patron de l'hôpital, avait demandé mon renvoi dans la compagnie

d'étudiants à Berlin pour y terminer mes études.

Je fis mes adieux au service qui m'avait accueilli dans des conditions exceptionnelles, à la secrétaire huguenote et à mon médecin sauveur, le docteur Hans Kinckel ; sans lui, je repartais à Memel, puis au front dans un camp d'aviation. Après la guerre, je recherchais ce médecin qui m'avait sauvé mais en vain ; puis, en 1954, je demandai à la société de médecine allemande, l'adresse de ses membres, portant le nom de Hans Kinckel ; j'écrivis aux trois adresses que l'on m'avait données et une des réponses revint avec ce mot en français «oui, c'est moi»; j'appris qu'il avait été dénoncé comme nazi, car il avait fait, en tant que professeur, une période militaire chez les SS. Il avait essayé, mais en vain, de me retrouver, espérant que mon témoignage lui éviterait une condamnation : interdiction d'exercer pendant cinq ans ; je l'ai revu en 1955, hospitalisé à Stuttgart pour une lithiase du cholédoque, à la veille de reprendre son métier qu'il connaissait si bien ; il est décédé en 1992 et je regrette infiniment de ne pas l'avoir revu entre temps.... C'était un bel homme, un poète romantique, un grand humaniste, en aucun cas nazi et, pour moi, un sauveur !

En revanche, la secrétaire me fit une visite en Auvergne, à Serres, vers les années 56 ; elle accompagnait sa sœur et son beau-frère dans leur voyage de nocces... Nous avons beaucoup parlé de son patron!!.. et de Dommelkeim !!

Le retour à Berlin dura quatre jours car les communications ferroviaires devenaient de plus en plus difficiles. Je passais par Königsberg pour contempler le désastre, l'anéantissement complet de la ville bâtie sur une île que formaient les deux bras de la rivière Pregel; un seul pont sur sept était resté debout; la cathédrale était anéantie. Émergeant d'une place encore fumante des incendies, la statue de Kant et le titre de son œuvre gravé sur sa stèle «Critique de la raison pure» criaient vers le ciel leur impuissante révolte. Je remerciais la providence d'avoir évité une telle catastrophe pour



Paris... espérant que les Alliés viendraient bientôt à bout de cette armée, dont je portai l'uniforme contre mon gré.

Les communications directes avec Berlin étant coupées, le train que j'avais pris fut détourné sur Varsovie et s'arrêta à une gare de triage sur la rive gauche de la Vistule ; très rapidement, les soldats valides furent réquisitionnés et dirigés vers la capitale où l'armée de l'intérieur polonaise, commandée par le général «Bor» (je le sais, maintenant) avait déclenché l'insurrection armée contre l'occupant ; c'est ainsi que je fus envoyé dans une école servant d'hôpital pour trier les blessés qui affluaient des zones de combat à l'intérieur de la ville ; parmi eux, je repérai le soir de mon arrivée deux polonais ; l'un avait une blessure thoracique de mauvais pronostic et l'autre une plaie par balle à l'épaule gauche ; ayant appris que les polonais étaient systématiquement éliminés et non traités comme des soldats, je m'arrangeai pour déplacer leurs brancards près de la porte, afin de faciliter leur évasion au cours de la nuit ; les médecins et les infirmiers avaient eu fort à faire depuis le début de l'insurrection et m'avaient confié la garde de nuit.



Je profitai de l'arrivée de nouveaux blessés et du va et vient pour leur indiquer en allemand le chemin de la sortie et ma véritable nationalité... Au petit matin, le blessé thoracique fut retrouvé non loin de l'école, mort d'une hémorragie, le blessé de l'épaule, lui, avait disparu... Trois jours plus tard, je quittai Varsovie pour rejoindre Berlin et la «Luftwaffeakademie» ; cet incident eut une suite quelques années plus tard ; en 1947, je reçus en consultation un jeune G.I. américain, d'origine polonaise, qui avait fait partie de l'armée Anders, enrôlée dans l'armée américaine. Il résidait dans le pavillon américain de la CUP¹ ; lors de l'examen de ce malade, je remarquai une blessure du bras, datant, disait-il, de l'insurrection de Varsovie

1 Cité Universitaire de Paris

d'août 44 ; je lui ai alors raconté mon geste à l'égard d'un de ses compatriotes... et lui donnai mon adresse. Il retrouva ce compatriote plus tard ; car en 1989, je fis la connaissance d'un juif polonais de passage à Paris qui désirait me rencontrer ; c'était le frère du soldat polonais que j'avais «inconsciemment» sauvé à Varsovie. De passage à Paris, il s'était adressé à la Cité universitaire, puis à l'hôpital, qui l'avait dirigé sur ma consultation de l'Unesco ; il voulait s'assurer de mon identité, de ma présence à Varsovie et des circonstances ayant permis le salut de son frère en octobre 44. Comme mon récit l'avait convaincu, il me remercia chaleureusement et m'annonça que son frère était mort en 1952 au combat, comme G.I. américain dans les forces de l'ONU engagées en Corée.

Mais l'histoire n'est pas finie ; en 2000, lors des obsèques du Dr Lacourbe, fondateur de l'hôpital de la Cité universitaire, je rencontrai l'ancien secrétaire général de l'UNESCO ; il me confia qu'un Monsieur Globinsky, expert de l'ONU et décédé en 1998, était venu voir le DG de l'Unesco, pour lui demander d'intervenir auprès des instances gouvernementales en vue de ma nomination dans l'ordre de la légion d'honneur... Nommé chevalier en 1995, en tant que médecin consultant de l'Unesco, je n'avais jamais su, jusqu'alors, la personnalité à qui je devais cette distinction. Je n'ai donc jamais pu remercier Mr. Globinsky de sa très discrète et si généreuse intervention... due à un très heureux et invraisemblable hasard... N'ayant aucune trace écrite de cette histoire, je n'en avais jamais fait mention... Je me dois de la rappeler ici par devoir de mémoire.

A la même époque, je reçus le Dr. Duffeld, un médecin-auxiliaire français de passage à la Cité universitaire, envoyé par le Dr. Douady pour un contrôle pulmonaire ; après l'avoir rassuré sur son état, je lui demandais où se trouvait son unité. Il me raconta qu'il était l'adjoint du médecin français au tribunal de Nuremberg qui jugeait les médecins nazis, ayant fait des expériences sur les détenus ; je lui ai raconté ce que je savais sur les Tziganes, utilisés pour tester les tenues de pilote d'avion. Comme il m'avait parlé d'un certain Becker, j'ai cru devoir

lui donner une déposition concernant ce médecin de Riga ; il accepta de la transmettre au Dr. Bayle, médecin psychiatre de la marine, accrédité auprès du tribunal de Nurenberg.

Accaparé par le procès de mon père et mes problèmes personnels, je n'ai pas suivi le déroulement de ce tribunal, jusqu'au jour où le Dr. Duffeld, en 1950 vint me remettre un livre «Croix gammée contre caducée» de 1500 pages relatant tout le procès des 23 médecins nazis accusés d'expérimentation sur des détenus, pratique contraire à l'éthique médicale; ma déposition n'avait pas été retenue, me disait-il, car il ne s'agissait pas du même Becker ; celui qui fut jugé et condamné à 20 ans de prison était le Dr. Becker-Freyseng, conseiller de médecine aéronautique ; il connaissait les expériences de réfrigération mais n'y avait pas pris une part active.

Ce livre m'a profondément bouleversé. Il m'apprit les crimes des médecins dont j'avais porté l'uniforme et que j'avais peut-être côtoyés sans le savoir; rien ne justifiait de tels actes. Depuis sa lecture, j'éprouve une sorte de honte, oui, j'ai honte parce que je suis médecin et que le médecin doit « Premum non nocere», d'abord ne jamais nuire et, comme disait Ambroise Paré, il peut guérir parfois, soulager souvent, mais consoler toujours pour compatir dans le sens étymologique du terme «souffrir avec²»; c'est ce que ces médecins n'ont pas fait en vertu d'un système dont la fausseté est évidente, et au mépris du serment d'Hippocrate, qu'ils avaient juré d'accomplir.



2 en grec, sympathie